LA TRADUCTION DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE DE MOULOUD MAMMERI

Boussad BERRICHI
Université Paris VIII Vincennes, France

« *Ce qui reste intraduisible est au fond la seule chose à traduire, la seule chose traductible* » écrivait Jacques Derrida, *Ulysse gramophone. Deux mots pour Joyce*, Galilée, 1987, p. 59.

Abstract : Mouloud Mammeri is an Algerian writer, whose native language and culture is deeply rooted in the region of Kabylie (Berbérie). This article means to show the presence of the *berbère* language in his novels (*La Colline oubliée, Le Sommeil du juste, a.s.o.*), indirectly, by means of translation of proverbs or phrases into French, Mammeri's creation language.

Préambule :

Dans *La Colline oubliée* (*LCo*), premier roman de M. Mammeri publié en 1952, le narrateur, Mokrane ouvre de fait son récit sur une constatation amère et nostalgique:

« *Le printemps, chez nous, ne dure pas. [...] que déjà le soleil fait se faner les fleurs, puis jaunir les moissons. Le printemps des jeunes filles non plus ne dure pas. J'avais laissé en*

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

partant Aazi de Taasast, la fiancée du soir, et c'est Tamazouzt, fille de Lathmas, jeune fille à marier, que je retrouvais. » (*LCo*, p. 13).

En écrivant ces lignes, Mammeri, qui appréciait Apollinaire[1], avait peut-être dans l'oreille la dernière strophe de *Vitam impendere amori* (sacrifier la vie à l'amour) : Ô ma jeunesse abandonnée / Comme une guirlande fanée / Voici que s'en vient la saison / Des regrets et de la raison.

L'intertexte pourrait aussi bien (ou à la fois) être les quatre premiers vers de l'Izli[2] kabyle *Ifuk unebdu fellas* : Je pleure autant que pleure l'oiseau / Pour qui l'été a pris fin / J'ai peine pour l'écheveau de soie / Qui à peine fleuri s'est fané (Yacine Titouh, 1988, p. 150-151).

Introduction :

Mouloud Mammeri[3] est originaire voire natif d'une région d'Algérie : La Kabylie. Ce dernier point nous semble

[1] « Guillaume Apollinaire », conférence donnée par Mouloud Mammeri à Alger en mai 1953, un compte rendu publié dans *Le Journal d'Alger*, 27 mai 1953 (Boussad Berrichi, *Bibliographie des travaux de et sur Mouloud Mammeri*, 130 p. À paraître en 2006).

[2] Izli : Nom berbère singulier (pluriel: *izlan*), donné à une forme de poésie chantée dans beaucoup de populations berbères, en particulier celles du Moyen Atlas (le terme désigne à la fois le genre et un spécimen particulier). L'izli classique est un très court poème à mélodie et rythme fixes. Il est formé de deux hémistiches (respectivement : *amezwarou* «le premier », et *asmoun* « le compagnon »), suivis d'un refrain indépendant. Le rythme n'a pas encore été clairement déterminé, il semble cependant que chaque hémistiche comporte de cinq à sept temps accentués, le second pouvant être raccourci d'une syllabe. Il n'y a ni rime, ni assonance, sinon par réalisation fortuite. Chaque izli forme une unité à la fois grammaticale et sémantique. Les izlan sont, au cours d'une même performance, totalement indépendants les uns des autres, quoique tous suivis du même refrain. Ce type peut cependant présenter des variantes.

[3] J'ai consacré plusieurs articles et études à l'œuvre du romancier dont un aperçu bio-bibliographique de Mouloud Mammeri intitulé «Amusnaw », *Algérie Hebdo*, Alger, n° 92, semaine du 28 février au 6

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

important dans la mesure où cet écrivain a baigné dans un « bain » linguistique ou tout au moins possède-t-il la langue maternelle : le berbère (kabyle).

Le rapport de cet écrivain à sa langue maternelle est différent des autres écrivains maghrébins, il ne se fait pas selon la même logique. En effet, nous avons conscience que les écrivains maghrébins d'expression française manifestent une certaine affection vis-à-vis de la langue d'écriture : la langue française. Ces derniers très souvent refusent de le reconnaître. De ce fait, pour se démarquer ils introduisent dans leur texte des marques de l'oralité ou du moins des situations de traduction. Ces emprunts faits à la tradition orale – à la langue maternelle – remplissent une fonction esthétique dans le texte littéraire, mais ils sont aussi un facteur pour l'interprétation de l'œuvre. Ces rapports avec la langue maternelle sont médiatisés dans chaque cas par la classe d'origine de l'auteur mais aussi par son rapport à la culture française. Un point important qu'il ne faut pas omettre car il pourrait être un facteur d'explications des situations de traduction dans une œuvre littéraire.

Pour quelles raisons la traduction se retrouve-t-elle dans les romans ? Dans l'imaginaire très « métissé » de notre romancier (Mouloud Mammeri) de langue française, la traduction fonctionne telle une preuve d'être, d'exister, de prendre une distance par rapport à la culture française et par là, donc de témoigner, de communiquer. De ce point de vue, peut-on considérer la traduction comme un facteur d'identification capital pour l'originalité de cette littérature ?

La lecture de l'œuvre romanesque de Mammeri que nous nous proposons de faire ici n'est qu'une esquisse d'une étude inachevée.

---

mars 2001, p.15 (voir « Mouloud Mammeri Amusnaw » sur le site : www.ifrance.com/sidiyahiainterface/html/mammeri.htm et « A propos de *La Colline Oubliée* » sur : www.kabyle.com/mammeri.htm ou boussadberrichi.htm)

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

I/- La langue maternelle dans le texte de l'auteur :

Les romans de Mouloud Mammeri ont été qualifiés hier « d'ethnographiques » et de « documentaires », de nos jours « d'anthropologiques », parce que donnant à voir la société berbère de Kabylie. Acceptons ces termes bien qu'ils ne se réfèrent qu'au contenu des œuvres. Ils vont nous permettre de montrer à quel point la langue française du romancier *exprime* la richesse culturelle de la société en question, parce que l'auteur était précisément très enraciné dans son terroir. Ceci, à un point tel qu'un lecteur « étranger » non versé dans la connaissance de la culture berbère ne peut saisir de prime abord comment fonctionne la traduction dans l'œuvre du romancier.

Dans cette esquisse, nous nous proposons de voir comment Mammeri a réussi à introduire dans ses romans en langue française des marques de sa langue maternelle le kabyle.

Mammeri a profondément réfléchi ce que sont une culture et une langue pour s'en tenir à cette complicité retrouvée par l'usage de la langue maternelle, il montre combien est grand le besoin de l'homme de renouer avec ses racines, on ne peut pas le couper à la base sans le tarir.

A ce propos Antoine Berman explique dans un cours inédit sur « La langue maternelle[4] » que cette écriture a une double nature : d'un côté elle appelle à elle les textes des autres, qu'on désire faire revivre dans sa langue. De l'autre, elle résiste parfois violemment à cette hospitalité. Pour sortir ce patrimoine berbère (langue, culture et civilisation berbères) de l'indifférence et lui donner une dimension universelle, Mammeri le « naturalise ou du moins le traduit en français ».

La présence massive et appuyée dans les textes de Mammeri de mots, de citations, d'expressions et proverbes kabyles, affirme une différence nette par rapport à un

[4] Antoine Berman, Cours inédits sur « La langue maternelle ». A paraître aux PUV, en 2007 (notes prises au séminaire « Penser la traduction, penser le texte traduit » assuré par Madame Tiphaine Samoyault pour les étudiants de Master en Littérature française à l'Université de Paris VIII Vincennes – Saint-Denis (2005).

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

monolithisme binaire qui fait un *black out*[5] parfait sur ce qui n'arrange pas ses vues étriquées, et ce au détriment d'une réalité diversement riche. Ces mots, citations, expressions et proverbes sont employés de plusieurs manières : soit directement, soit en traduction ou encore en exprimant l'idée dans un esprit authentiquement kabyle (berbère), ou enfin en combinant les diverses manières en même temps. Par exemple dans *L'Opium et le bâton* (1965) :

> *- « Ammm aggou deg genni = Comme la fumée dans le ciel ».*
> *- « Lemmer d nek = si c'était moi ».*
> *- « La terre de Dieu est vaste, dit Said, le père d'Itto ».*
> *- « Gens de la tente, que Dieu accroisse vos biens et que cette union soit bénie ».*

La langue kabyle de l'auteur foisonne d'expressions très imagées. C'est au travers de ces expressions que l'ont peut comprendre la vision du monde de l'auteur et de sa société. Certaines unités de la langue parlée sont très significatives, car elles prennent en compte le système de symboles, de valeurs propres au groupe.

Les nombreuses références à la traduction à travers les conversations courantes en langue kabyle marquent avec force la continuité culturelle et tendent aussi à rappeler au lecteur que la langue berbère existe, vit et veut encore vivre durablement. Parler et perpétuer la langue de ses ancêtres, qui symbolise un héritage inestimable, par un usage permanent constitue à coup sûr, dans le cas du berbère, un acte militant en même temps qu'il est un hommage à l'adresse des « pères ».

La langue berbère, comme le montre Mammeri dans *L'Opium et le bâton* (*LOb*), n'est pas une langue intraduisible et qui ne peut servir que d'un simple outil de communication lors des échanges verbaux pour exprimer des besoins domestiques au sein d'une société inculte et non civilisée, mais elle est une langue parlée dans plusieurs registres et que chacun des registres

[5] Je souligne.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

convient à une situation de rôle bien déterminé. Certaines situations de communication appellent le recours à un registre qui sied à la circonstance et revêt le caractère d'une nécessité contraignante. Seuls ceux qui conservent jalousement et précieusement le sens de leur noblesse cherchent, dans les précautions et le raffinement qu'ils apportent à leur langue, à se hisser au-dessus des circonstances. Comprendre la langue de ses « pères » dans les recoins les plus cachés, c'est comprendre leur esprit. Sans quoi, indubitablement, le cordon ombilical serait définitivement rompu.

Ainsi, lors de la cérémonie de ses adieux aux villageois, Mohand puisait intentionnellement dans un registre de langue qui paraissait singulièrement obtus surtout aux jeunes qui l'entouraient sur la place et écoutait avidement son laïus :

« Les vieillards remarquèrent que pour ses adieux Mohand employait le berbère recherché qu'il gardait d'habitude pour les grands jours et ils avaient inquiets, car était-ce seulement pour ses adieux ? Les jeunes ne comprenaient pas très bien ; vaguement, ils sentaient que, parce que les événements étaient graves, Mohand cherchait à mettre les mots sur la hauteur des choses.» (*LOb*, p. 339)

Par le biais du personnage de Mohand, détenteur de la sagesse ancestrale et de l'éloquence, Mammeri, à travers le recours de ce dernier aux subtilités de la langue berbère étrangement hermétique à ses jeunes héritiers, exprime ses craintes fondées de voir un jour s'éteindre cette langue dont les ancêtres avaient semé les graines sur un vaste territoire. Car ne pas comprendre l'esprit d'un discours prononcé dans sa langue, pourtant pratiquée au quotidien, devient alors une véritable source d'inquiétude quant au devenir de celle-ci. Et à Da Mohand qui s'insurge :

« C'est bien ce que je disais, vous ne comprenez même plus la langue de vos pères. Ce village s'est fait lentement. Les ans et les générations, les soleils et les pluies, les guerres et la paix, les larmes, les retours du printemps, les rires, les douleurs

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

secrètes, les ambitions folles, les folles joies, les rêves enfouis, le cal des mains, la sueur du fronts et les pieds raclant nus les pierres ont modelé ce village qui ne ressemble à nul autre. Ce que des siècles ont fait il suffit f f f f f f f (il souffla sur ses doigts) du vent d'une nuit pour les détruire, que ce soit la nuit du soleil ou celle de vos esprits. Veillez, enfants, sur ce village que les ans ont mûri.» (*LOb*, p. 340)

Il est connu que dans les sociétés à tradition orale où les habitudes scripturaires sont quasiment absentes, la transmission des valeurs et de la culture est un rôle dévolu aux « anciens ». Dans ce cas, Da Mohand en homme avisé et conscient de l'importance et de l'amplitude de la tâche qui lui est impartie, à lui et à toute sa génération qui « vont mourir et aller au pardon de Dieu », sent l'obligation du devoir de transmettre à son tour le savoir hérité aux générations montantes. Il transmet en même temps qu'il « averti » de veiller sur « le précieux héritage ».

« Mon devoir est fait, dit Mohand, avant mon départ je vous aurai averti. Jeunes qui recevez aujourd'hui ce précieux héritage, veillez sur lui » (*LOb*, p. 340)

La référence récurrente au patrimoine oral berbère est aussi amarrée à la caractérisation narrative exprimée par la qualification des lieux (la toponymie) et des personnages (l'anthroponymie) typiquement en berbère. Que la narration se déroule en Kabylie ou au Maroc, l'espace est toujours nommé en berbère :

- *Tala* (la source), un nom chargé d'une symbolique très forte car dans l'imaginaire populaire l'eau représente la vie. A travers ce symbole Mammeri essaie de traduire à sa façon un parallèle assez parlant : s'il est évident que l'eau donne la vie, la vie de l'identité berbère dépend de la vie de la langue qui permet sa perpétuation.
- *Dou Tselnine* (sous les frênes), nom du lieu où se tiennent les réunions de l'assemblée du village (lieu de transmission de la langue et la sagesse kabyle).

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

- *Tiguemounine, Avizar*, deux noms berbères de deux villages en Kabylie.

- *Ait Leuh*, village marocain du MoyenAtlas.

L'oralité dans les textes de Mammeri fonctionne comme identité du groupe, comme traduction mais aussi comme une peinture – fresque de la société kabyle.

Il en est de même concernant la plupart des noms des différents personnages du roman de *L'Opium et le bâton* (par exemple) : Akli, Tassadit, Itto, Farroudja, Mohand, Reho-Ou-Heri, Meziane, Addi-Ou-Bihi, Ghenima, Smina… des noms que l'auteur essaie de perpétuer par leur usage.

Pour Mammeri, le berbère est la langue de la vie de ses personnages, c'est celle aussi de l'amour ; une langue par le truchement de laquelle peuvent s'exprimer et se transmettre les sensations et les sentiments humains. Menach dans *La colline oubliée* évoque ses amours avec les petites berbères de la montagne marocaine, Bachir dans *L'Opium et le bâton* refait la même quête au Moyen Atlas et son aventure avec la belle Itto détient son enchantement de leur communauté de peuple et de langue. Après s'être séparé d'Itto, Bachir, pensant à elle, voulut lui dire tous ses sentiments, mais les exprimer dans leur langue commune :

« C'est en berbère que j'eusse aimé lui dire cela et d'autres choses encore.» (*LOb*, p. 380)

Le passage d'un « registre » de langue à un autre n'est que le passage d'un mode de pensée à un autre. Il n'est pas toujours facile et possible de rendre dans une langue tous les doubles sens, toutes les connotations suggérées par la langue source.

II – Les scènes (situations) de traduction dans l'œuvre romanesque de Mammeri:

Berman parvient à définir la traductologie :

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

« Je dirai maintenant quelques mots concernant l'horizon du "discours" que j'entends tenir sur la traduction […] Il ne peut être question ici de théorie, d'aucune sorte. Mais plutôt de réflexion, dans un sens que je préciserai bientôt. Je veux me situer entièrement hors du cadre conceptuel fourni par le couple théorie/pratique, et remplacer ce couple par celui d'expérience et de réflexion.

Le rapport de l'expérience et de la réflexion n'est pas celui de la pratique et de la théorie. La traduction est une expérience qui peut s'ouvrir et se (re) saisir dans la réflexion. Plus précisément : elle est originellement (en tant qu'expérience) réflexion, cette réflexion n'est ni la description impressionniste des processus subjectif de l'acte de traduire, ni une méthodologie. »[6]

Donc, la traductologie de Berman serait alors la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience, c'est dans le sens d'une réflexion littéraire que nous allons étudier les situations de traduction relevées dans les romans de Mouloud Mammeri.

À la lecture des romans, nous remarquons des scènes de traduction. Pour l'auteur,

« chacun sait que les hommes communiquent dans le lot commun de leur humanité. Depuis que Babel a été détruite que nous reste-t-il d'autre à faire que d'aller à sa patiente reconstruction pour réaliser la cité de notre union, plutôt que les clans de nos particularismes ? La traduction est à ce titre un

[6] *La Traduction poésie : à Antoine Berrman*, éditions PU de Strasbourg, dir. Martine Broda, 1999, p. 61-62. Certaines notes prises au séminaire « Penser la traduction, penser le texte traduit » assuré par Madame Tiphaine Samoyault pour les étudiants de Master en Littérature française à l'Université de Paris VIII Vincennes – Saint-Denis (2005).

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

moindre mal. J'en déplore les insuffisances mais je ne vois par quoi d'autre la remplacer[7]*. »*

La traduction apparaît dans les romans de l'auteur, quand les personnages en présence ne parlent pas la même langue :

« […] le capitaine fit réunir le village par Tayeb.
- Dis-leur : « Ils ont de beaux fusils, ils assurent la garde tous les soirs, ils ne sont ni aveugles ni borgnes. »
Tayeb traduisit. Les paysans se demandaient ce que le capitaine voulait dire.
- Ça y est ?
- Ça y est mon capitaine.
- Tout le monde a compris ?
- Le capitaine demande si vous avez compris ?
Tout le monde avait compris » (LOb, p. 256).

Dans *L'Opium et le bâton*, Si Bachir, lui, peut parler directement avec le policier qui l'interroge, quand ce dernier tente de le confronter avec des informations contradictoires qui lui viendraient de la trahison de son ami Ramdane, Bachir est dans le doute quant à l'intégrité de son ami. Un de ses gardes « indigènes » en profite :

« Il s'approcha, heurta Bachir du pied.
- Pardon, dit Bachir.
- Pourriture, dit l'arabe.
Il passa, revint puis hurla en arabe :
- L'homme n'a rien révélé du tout. Il a tenu jusqu'au bout et maintenant il est au camps.
La voix gutturale et rauque était haineuse. Bachir regarda l'homme. Double jeu ou provocation ? » (LOb, p. 166).

[7] *Entretien sur la littérature avec Mouloud Mammeri*. A paraître dans *Mouloud Mammeri, écrits et paroles (1952-1989)*, réunis, transcrits et annotés par Boussad Berrichi (Alger / Paris, 2006, p. 101).

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

À l'ombre des traductions se découvrent des armes de résistance.

Il n'est nullement naïf d'affirmer que « la langue est le véritable maquis du peuple ». Conscient de cette importance, Mouloud Mammeri, très tôt, accorde la première place à la langue, support spécifique et identitaire d'un peuple. Privilégier la langue, c'est en effet se procurer les moyens de préserver ce qui constitue la totalité d'une culture maternelle séculaire en contact avec d'autres cultures au milieu de rapports d'échanges inégaux et dont les effets peuvent, à terme, n'être que d'un apport néfaste ; une situation qui prépare et favorise en définitive l'assimilation aux dépens des valeurs premières. Promouvoir et assurer la continuité de la culture berbère justement dans une conjoncture de déséquilibres désavantageux appelle à coup sûr des mesures de préservation des valeurs identitaires en danger. A ce moment précis, la langue se dresse tel un rempart rassurant contre la menace pesante de la disparition des traditions, des modes de vie et des valeurs. À ce titre il croyait que laisser et accepter la mort de sa langue serait le pire des préjudices qu'un peuple pourrait se faire subir :

« Il fallait en quelque sorte réaliser du même coup une double opération : une de véritable sauvetage, une autre plus tournée vers l'avenir, parce qu'ainsi étaient ménagées les conditions de nouvelles créations. De toute façon, il n'était pas possible d'accepter de gaieté de cœur que la langue qui servait aux guerriers de Jugurtha cessât de chanter sur les lieux de leurs combats, par la faute de quelques préjugés rétrogrades[8]*. »*

Plus fort encore, il considère que la défense de sa langue, pour lui éviter de sombrer dans les abysses de l'oubli et de la disparition, est un acte qui relève du nationalisme :

[8] « Aux origines de la quête, Mammeri parle… », Paris, MSH, *Awal – Cahiers d'études berbères*, spécial « Hommage à Mouloud Mammeri », 1990, p. 76.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

« La question ne se posait pas pour moi. Le nationalisme, si nationalisme il y a, c'était la langue que je parlais et c'était le berbère. Je ne me suis jamais posé la question[9]*. »*

L'espace linguistique de base de ces situations de traduction est le français, la langue de la narration. Pour Mouloud Mammeri, l'emploi du français est, en soi, un *moyen* de communication quand il s'adresse à des Algériens arabophones et berbérophones qui ont tous été plus ou moins francisés. Le français est alors, littéralement, un *moyen* d'expression utilisé en traduction sur une langue autre. Et à ce propos, Henri Meschonnic écrit :

« Le paradoxe est que, devant la littérature, ce n'est pas la littérature que vise alors la traduction, mais la langue »[10]

Dès ses premiers romans, M. Mammeri inscrit cette traduction de la langue française sur un langage « algérien » qui, de cette façon, transparaît lui-même dans différentes situations de traduction. Par exemple, dans *La Colline oubliée* :

« C'était la formule rituelle par où débute tout discours soutenu.

L'assemblée répondit par les mots d'usage.

- En ton nom, prophète ! que la prière et le salut soient sur toi. » (LCo, p. 65).

Comme ce sont les Kabyles qui parlent, il faut nécessairement en déduire que le français est ici en transparence sur le berbère.

« Sur les conseils de sa mère, Ibrahim apprit à prier et régulièrement cinq fois par jour, le visage tourné vers La

---

[9] *Ibid.*

[10] Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999, p. 84.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

Mecque, il adressait au Dieu de bonté les paroles arabes de la prière auxquelles il ne comprenait rien. » (LCo, p.105).

« Rabeh et Ouali durent reprendre leur planchette où étaient écrits quelques versets du Coran qu'ils étaient incapables de déchiffrer, un vieux livre arabe dont ils ignoraient jusqu'au titre. » (LCo, p.112).

Ainsi, l'arabe est-il explicitement une langue étrangère aux personnages.

« Arezki bientôt se tourna vers eux et cria en français : "Nom de Dieu de nom de Dieu, le chanteur coupe ton sifflet." » (*Le Sommeil du juste* – (*LSj*), p.135).

« Menach regarde autour de lui : Meddour avait dit cela en français, personne visiblement n'avait compris. » (*LCo*, p. 150).

Le fait est que, dans ces exemples, la particularité du français comme langue étrangère nous indique une volonté de manifester que le français de la narration ne correspond pas à la langue des personnages, au langage intradiégétique. Les personnages et le roman en entier se dessinent donc alors sur un fond de berbère, ce qui se confirme plus loin :

« Quand il eut fini la sourate, Ouali l'entendit adresser sa prière à Dieu en kabyle :
- N'attise pas le feu qui brûle, mon Dieu… » (LCo, p. 162).

Il en sera de même dans le cas du *Sommeil du juste* (*LSj*):

« - Le chef demande ce que tu parles ?
- Le kabyle.
- L'administrateur te demande si tu ne pourrais pas parler français comme tout le monde.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

- Dis-lui, si ce n'est pas l'offenser, que le kabyle est la langue de mes pères. » (LSj, p. 22).

« L'étranger c'était aussi des langues nouvelles : Sliman ne comprenait ni l'arabe ni le français. » (LSj, p. 61).

« - Ligote ce chien, lui dit-il en arabe, et mène-le chez les gendarmes» (LSj, p.68)

« Le soir au dortoir dès que le surveillant avait éteint, j'enfonçais ma tête dans les couvertures et je pleurais de n'avoir pas compris la moitié de ce que le professeur de français avait dit et qui à tout le monde avait paru naturel » (LSj, p. 136)

« Arezki acheva de donner en kabyle des explications à Zerrouk qui, ayant enfin compris, salua et sortit. » (LSj, p. 141).

À la différence de *La Colline oubliée* où cette transparence du français laissait entendre seulement du berbère sur toute la longueur du roman, avec *Le Sommeil du juste*, le texte laisse entendre d'une part, surtout dans la partie du roman consacrée à Arezki, ce sont des échos d'allemand – qui deviennent ceux de la guerre elle-même – accompagnés d'un français modulé sur des accents « algériens » dans la tournure et le ton : la langue en évolution des lettres d'Arezki à son maître et celle de son procès.

Cette structure combinée des deux romans apparaît homologue à celle que j'ai retrouvé à propos de l'évolution de la conscience du colonisé : structure elle-même à deux temps du repli sur soi du colonisé suivi d'une ouverture de sa conscience où les nécessités historique font que la culture du colon n'est plus mise de côté dans une sorte de scotomie intellectuelle, mais regardée en face.

Au lycée de Rabat (les années 30), où Mammeri suivit sa scolarité, il reçut les premières ondes de choc et eut prématurément conscience qu'une thérapie salutaire passe nécessairement par la réappropriation raisonnée et sans affect de cette parcelle de la mémoire collective par l'examen rigoureux et

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

attentif des réalités loin des putréfactions historiques et des schémas idéologiques, qu'ils soient imposés ou hérités. Cette période du lycée a donc servi d'élément déclencheur du déclic qui le mena à s'intéresser et à explorer le domaine berbère.

« Depuis le lycée…je dois, par ailleurs, dire que ce fut pour moi un endroit qui a été déterminant dans ma vie puisque dès la sixième on commençait déjà à apprendre les civilisations du monde entier… J'ai procédé par analogie et j'ai songé à la mienne. Je me suis rendu compte que le vaste monde était peuplé de peuples et donc de cultures différentes et il n'y avait pas seulement la France et nous. Tous les peuples avaient contribué à cette œuvre.[11] *»*

Compte tenu de l'importance de la tâche à laquelle s'attaque Mammeri, avec une passion débordante bien sûr, n'est pas de tout repos. Elle est titanesque. Par les moyens colossaux qu'il déployait et l'énergie immense qu'il dépensait sur ce terrain, il fut à cet égard l'écrivain algérien le plus engagé dans la défense de la première langue dépositaire de l'ancestrale culture nationale.

Dans cette aventure plus qu'exaltante, l'acte d'écriture chez Mammeri ne pouvait pas se simplifier à l'exhumation d'un passé nostalgique ou déterrer des souvenirs passéistes lointains dans les abysses profonds de l'histoire, mais c'était un projet réfléchi, nourri et motivé par un triple objectif : sauvegarder les racines d'un peuple qu'une suite de dominations injustes menace de faire disparaître, le faire connaître dans son authenticité aux siens comme à l'autre et répandre au plus loin sa civilisation avec ses valeurs universelles.

Avec *L'Opium et le bâton*, la démarche est plus complexe. On y traduit également de l'arabe et du berbère.

« - Quand vas-tu le jeter à la porte ? dit Itto.
- Il te dérange ?

[11] *Op., Cité*, Paris, *Awal*, 1990, p. 72.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

- Il dit que je suis jolie…
- Vous parlez arabe, monsieur ? dit le chasseur.
- C'est du berbère.
- C'est la même chose. Vous le parlez bien.
- C'est ma langue. » (LOb, p. 208).

Par contre, le français se fait plus présent, surtout au début du roman où il prend littéralement corps sur le personnage de Claude, la copine française de Bachir :

« Elle dirait : "Bonjour, mon chou". C'était vulgaire, cela ! Les petits choux, les gros chats, les pigeons, toute cette faune ou cette flore sentimentale l'agaçaient. Il aurait bien voulu le dire à Claude. Il n'osait pas, parce que Claude était Française, que le français c'était sa langue (alors, elle devait bien savoir comment la manier, non ?), qu'elle était très pointilleuse sur ce chapitre : « Mais non, mon gros chat, pas : je m'en rappelle, je me le rappelle. Quand on est médecin, on soigne sa langue. » L'innocente ! L'idée ne lui venait pas que le gros chat était un médecin algérien qui avait appris le français parce que, n'est-ce pas, il faut bien vivre. Appris ? Non, qui l'avait conquis de haute lutte, mais pour qui les mots étaient comme le stéthoscope ou le scalpel, de simples instruments. Pour elle, au contraire (c'en était même agaçant), les mots, les tournures, les façons de dire (elle aimait ça : ce n'est pas ou c'est une façon de dire) étaient comme des plats mijotés, une couleur de robe ou le timbre d'une voix : ils avaient un fumet, une teinte, une résonance. Quelquefois, même, ils n'avaient que cela : pourvu que ce fût bien dit, elle se souciait peu que ce fût justement ou à tort ; quand la façon de dire était jolie ou spirituelle (elle disait : futée), elle ne pouvait exprimer que la vérité ou alors… tant pis pour la vérité ! » (LOb, p. 14-15).

S'il se trouve là un « langage algérien », c'est directement en tant que « transgression » de la langue française, celle que Claude se plaît à souligner dans la bouche de Bachir.

Ce corps des mots, les femmes berbères en ont un aussi : le corps des *Tifinagh*, cet alphabet des Berbères, dont jadis seules

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

les femmes, ou à peu près, avaient une connaissance pratique. Les évocations qui en sont faites sont toutes explicites d'un lieu du mystère du féminin, de la langue maternelle. Je rappelle deux passages cités de *La Colline oubliée* :

« […] (suit ici en lettres berbères, difficiles à déchiffrer, une définition médicale de la femme qui n'est pas à l'honneur du sexe faible). » (LCo, p. 101)

« […] en dessous un mot en lettres berbères que peu savent déchiffrer, sans doute le nom de la femme. » (LCo, p. 134)

La démarche poursuivie par Mammeri a ses impératifs. La marginalisation dans laquelle était confinée sa culture était injustement ressentie. Pour lui,

« […] ma culture, ma langue sont en effet le berbère et j'y tiens particulièrement, parce que je considère qu'elles servent à me définir. Elles sont moi-même en quelque sorte. Mon opinion est qu'une culture n'est vraie que quand elle est intériorisée. Vous pouvez acquérir n'importe quelle culture vous venant de l'extérieur. Je dirais que c'est très bien d'acquérir le plus grand nombre de cultures que l'on peut. Mais il leur manquera toujours un paramètre. C'est justement le paramètre de l'intimité, de la profondeur.

Un écrivain berbère qui s'appelle Amrouche, qui est poète, a dit une chose que j'ai trouvée très juste. Il a dit : "j'écris des poèmes en français – (et il en écrivait effectivement) – mais je ne peux pleurer qu'en berbère". Pleurer et rire, connaître la joie et la douleur avec authenticité, il ne pouvait le faire que dans sa langue maternelle, parce qu'il y a des harmoniques, il y a un tas de résonances qu'il avait acquises en naissant dans cette langue, il les avait presque sucées, il les avait tétées dans sa toute première enfance et on ne peut pas à mon sens être réellement soi en évacuant la langue dans laquelle on a grandi, la culture dans laquelle on est né, dans laquelle on a été nourri[12]*. »*

[12] *Op., cité*, *Portrait radiophonique*.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

La revendication d'un lointain lignage et la reconstruction d'une mémoire séculaire à l'état d'assoupissement, fait naître chez lui le sentiment de faire siens les outils scientifiques de l'analyse anthropologique. En plus de ses qualités d'écrivain, il se découvre un autre talent qui lui fera parcourir toute l'étendue arpentée par les ancêtres, celui d'anthropologue.

« Je suis certain que cet état d'isolement dans lequel je me suis trouvé tout jeune à mon arrive au Maroc, c'était en quelque sorte des prémices. La première chiquenaude qui faisait boule de neige par la suite a fini par me jeter, si j'ose dire, par m'amener à l'anthropologie. Cette société qui était la mienne dont je sentais l'exclusion à peu près totale de part et d'autre des sociétés que je rencontrais à Rabat. Le pouvoir était nominalement entre les mains d'un certain nombre de Français et les Berbères étaient perçus comme les opposants qui avaient tenu les fusils dans la montagne qu'il fallait réduire en envoyant l'armée. Je suis sûr que cet isolement est réel…Je veux dire que cet isolement est culturel et je l'ai senti culturellement….[13] *»*

Après *L'Opium et le bâton*, c'est dix-sept ans plus tard, en 1982, que Mouloud Mammeri publie son dernier roman, *La Traversée* (*LTa*). Là encore, on retrouve des situations de traduction mais qui, pour certaines, ont radicalement changé :

« Boualem avait hâte de quitter la séance du comité de rédaction. Il n'avait pas tout saisi de ce qui s'était dit, les autres prenant souvent la paroles en français » (*La Traversée*, p. 24).

Le français devient transparent de lui-même. Et il s'opacifie sur les autres langues, entre autres le touareg, qui est une des variantes de la langue berbère :

« Amayas s'éloigna de quelques pas dans la direction de la lune, se tourna vers Amalia puis, baissant obliquement l'épée

[13] *Op., Cité*, Paris, *Awal*, 1990, p. 75.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

devant elle, dit en touareg des mots que personne ne comprit. » (LTa, p. 80)

Pourtant, Mourad, lui, comprend le *Tifinagh* :

« […] il répétait comme une litanie la phrase qu'il avait vue, écrite en tifinagh, sur un rocher de la route : "Moi, Berkezou, je fais paître mes chèvres et je suis sans personne." » (LTa, p. 113)

D'ailleurs, on situe politiquement Mourad comme étant un « berbériste » (*LTa*, p. 29).

Le français de la narration va même jusqu'à s'identifier entièrement à la langue sur laquelle il est en transparence. Ainsi quand on rapporte les paroles de deux révolutionnaires québécois, le français de la narration ne « traduit » plus : il colle à la parole et le français « autre » conserve les expressions de son altérité, confirmant d'autant la perte de transparence au profit d'une totale présence du français :

« - La mort, on s'en saque, mais on voulait faire quelque chose avant. » (LTa, p. 16)

« - On est tanné de tourner en rond. » (LTa, p. 19).

« - Venez à Noël. À Noël, le Québec, c'est feun. » (LTa, p. 20).

La Traversée se situe après l'Indépendance, quelques temps après le printemps berbère d'avril 1980 et que *« l'actuel président (ait) pris le pouvoir »* (*LTa*, p. 142). Mourad entreprend une traversée du Sahara avec des collègues journalistes après avoir publié un article qui a déplu au parti politique au pouvoir. Le désert devient l'espace d'une réflexion sur son passé et son avenir. Alors qu'il devrait quitter l'Algérie pour la France, c'est à son village kabyle qu'il retourne et il y mourra bientôt.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

Ce village se nomme Tasga, et dans son délire, Mourad retrouve les personnages et les lieux qu'on aura déjà rencontrés dans *La Colline oubliée* (p. 186-188 de *La Traversée*).

Bien d'écrivains kabyles s'étaient mis à étudier et explorer le domaine berbère, mais de façon plus au moins « artificielle » et « émotionnelle », tandis que chez Mammeri le souci de sauver la langue berbère qui a bercé son enfance est encore plus prononcé et beaucoup mieux réfléchi. En plus de son goût très tôt affirmé pour la poésie kabyle, il a surtout conscience d'une certaine unité et homogénéité de la Berbérie et de ses variantes parlées possédant un fonds lexical et une unité syntaxique communs. C'est incontestablement ce fonds linguistique et culturel commun que vont aller rechercher ses héros à travers leurs périples sur les terres de Berbérie.

Conclusion :

En résumé, la création littéraire et la traduction sont imbriquées dans l'œuvre de Mammeri. Elles sont en rapport étroit. La création littéraire est un ensemble parfaitement articulé. La traduction se meut dans cet ensemble où elle donne à l'œuvre sa pluralité de sens.

La traduction dont il est question dans les romans de l'auteur repose sur la parole kabyle. Elle est aussi sa langue maternelle. La dimension culturelle y est présente. Ce que l'on constate c'est que la traduction s'inscrit objectivement dans l'œuvre mammerienne puisqu'elle a pour conséquence de souligner l'identité et le patrimoine culturel du groupe, en offrant aux lecteurs des éléments de sa tradition orale et culturelle. La traduction est aussi l'expression dans ce contexte du monde de l'imaginaire et des tensions qui parcourent la société. Le passage des situations de traduction à l'écriture permet à l'auteur de s'ouvrir vers l'autre – de s'affirmer et d'affirmer l'existence de sa langue, mais avec un conflit qui demeure entre l'appel à la traduction, l'exigence de la traduction et la difficulté qu'elle représente[14].

[14] *Op., cité*, Antoine Berman, Cours inédits sur *La Langue maternelle*.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

Néanmoins, la traduction comme puissance d'affirmation de la culture et de la langue reste décisive pour Mammeri. Elle a été utilisée comme un moyen d'investigations de la réalité sociale. Elle s'insère dans l'œuvre littéraire très fortement. Elle est pour ainsi dire re-création du sens de l'œuvre.

La traduction représente des sous-ensembles en relation étroite avec le texte littéraire auquel ils ouvrent un espace riche en connotations et signes. Dans les romans de Mammeri, la traduction opère un mouvement circulaire à l'intérieur du texte littéraire. Elle diffuse des bribes d'une culture et en même temps, elle crée un sens au texte.

Bibliographie :

Corpus : romans de Mouloud Mammeri,

La Colline Oubliée (*LCo*), Paris, Plon, 1952, 255 p.
Le Sommeil du Juste (*LSj*), Paris, Plon, 1955, 234 p.
L'Opium et le Bâton (*LOb*), Paris, Plon, 1965, 290 p (édition utilisée: Plon, coll. 10/18, 1984, 381 p).
La Traversée (*LTa*), Paris, Plon, 1982, 195 p (réédition, Paris, Plon, 1984, 382 p).

Ouvrages consultés,

Berman, Antoine, Cours inédits sur *La langue maternelle*. À paraître aux PUV, en 2007.
Broda, Martine (dir.), *La Traduction poésie : à Antoine Berrman*, éditions PU de Strasbourg, 1999.
Meschonnic, Henri, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.
Yacine Titouh, Tassadit, *L'Izli ou l'amour chanté en kabyle*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1988.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)

Documents inédits,

Berrichi, Boussad, *Bibliographie des travaux de et sur Mouloud Mammeri*, 130 p (À paraître – 2e trimestre 2006).

Mouloud Mammeri, écrits et paroles (1952-1989), Volume 1, réunis, transcrits et annotés par Boussad Berrichi (à paraître – Alger, 2006, 600 p.

Séminaires,

Samoyault, Tiphaine, *Penser la traduction, penser le texte traduit*, séminaire assuré à l'Université Vincennes Saint-Denis pour les étudiants en Master littérature française (2005-2006), notes prises aux cours.

Journaux – revues,

Awal – Cahiers d'études berbères, spécial « Hommage à Mouloud Mammeri », Paris, MSH, 1990.

Le Journal d'Alger, 27 mai 1953.

BDD-A4990 © 2006 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 04:22:43 UTC)